

bien voir. Là, ils se mettaient à genoux et priaient Dieu, jusqu'au commencement du spectacle.

Pendant ce temps le peuple-roi criait à pleins poumons : *Leones, leones ! Christiani ad leones !* C'était splendide à entendre, — un véritable avant-goût du suffrage universel. — Lorsque l'Empereur en avait assez du vacarme, il faisait signe de se taire et la foule tremblante se taisait.

Les *belluarii* ouvraient alors la trappe, qui d'en haut communiquait avec le vivarium, et agaçaient les locataires en leur jetant des brandons de paille enflammée, en les pourchassant avec des aiguillons ou en se servant d'autres moyens que leur génie savait inventer et appliquer à propos.

Les fauves commençaient à manifester hautement leur mauvaise humeur, ils grognaient, hurlaient, rugissaient ; c'était une musique enragée, à rendre les gens sourds. Quand la fureur des bêtes était arrivée à son paroxysme, on levait la vanne dont il vient d'être parlé, et toute la troupe s'élançait, en poussant des cris affreux, dans le couloir pavé en mosaïque. Le bon peuple écoutait avec délices ces rugissements lointains ; c'était, en effet, un agréable prélude au spectacle. On ouvrait ensuite, à l'aide d'un savant mécanisme, la porte de bronze qui donnait sur l'arène, et la troupe furieuse des fauves se précipitait dans l'amphithéâtre, apercevait les martyrs, se lançait sur eux avec rage et les déchirait à belles dents. Il faut dire, pour leur excuse, qu'ils n'avaient rien mangé depuis trois jours.

Certes voilà des spectacles ! Les romains étaient vraiment un peuple connaisseur. Quand les bêtes avaient assouvi leur faim, on les pourchassait de nouveau avec des brandons enflammés pour les faire rentrer dans leur logement : les spectateurs ravis applaudissaient à outrance, ce qui prouve que les acteurs avaient bien joué ; la foule s'écoulait ensuite par de larges escaliers que l'on appelait *vomitoires* et le spectacle était fini.

Le vivarium existe encore aujourd'hui, il est ou plutôt il était situé dans l'enceinte du couvent des Pères Passionnistes qui en avaient la garde et qui se faisaient un plaisir de le montrer aux étrangers. Depuis l'entrée à Rome des soldats de l'Italie *une et indivisible*, le monastère a été *incaméré* (lié, volé) par le gouvernement du roi galanthomme et au lieu du moine instruit et complaisant qui servait de cicerone aux visiteurs, on s'adresse aujourd'hui à une manière de gardien ignorant et bourru ; ainsi le veut, paraît-il, le Procès du siècle. L'avenir ne tardera pas à montrer à ce gouvernement italien, libérateur et spoliateur, que "bien mal acquis ne profite pas." Les biens ecclésiastiques surtout sont d'une digestion difficile et le pauvre royaume d'Italie a la constitution si faible !

SILHOUETTE.

PIRON.

Piron était un Gaulois qui eut pour nourrice la vigne bourguignonne ; aussi son premier cri fut une chanson. Il expia toute sa vie des couplets infâmes composés dans sa jeunesse : il mourut de tristesse, il n'avait pas un petit écu à dépenser par jour. Dieu sait comme sa misère fut lente et impitoyable ! Sa vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux, mais non celles de l'Académie ; il s'en vengea par cette épigramme célèbre :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Avec la solitude, ce qu'il faut au poète, c'est un souvenir du ciel, mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il fut revenu à Dieu, au déclin de ses jours, il était trop tard pour sa poésie, sinon pour son âme. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement, le souffle divin n'a pu se traduire : Dieu aime et bénit les poètes qui l'appellent dans leurs beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'âme ; il est rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, et n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

INFORMATIONS DIVERSES.

Les prières des Quarante-Heures ont eu lieu au Collège avec leur pompe accoutumée, du 5 au 7 Février. Dans ces heures d'audience solennelle que le Divin Sauveur accorde aux fidèles, les trésors inépuisables de la miséricorde céleste s'ouvrent, prêts à se répandre dans les cœurs bien disposés avec une profusion vraiment divine. Du haut de l'autel où sa majesté se voile à nos faibles regards, le Fils de Dieu, en échange de nos hommages, distribue avec une munificence sans bornes ses faveurs de choix, ses grâces de prédilection. Les élèves ont parfaitement compris les précieux avantages spirituels qu'offrent ces jours de bénédiction et ils ont tenu à y participer dans une large mesure. Jour et nuit la Chapelle a été visitée avec l'empressement le plus édifiant et, chaque matin, de nombreux convives ont pris place au Banquet eucharistique. Les Offices, surtout ceux du soir, ont été magnifiques. Les sentiments de foi vive et généreuse qui débordaient de tous les cœurs, éclataient avec un pieux enthousiasme dans les strophes harmonieuses du *Stabat Mater* et dans le chant magistral des psaumes. L'impression laissée par ces imposantes cérémonies est de celles qui ne s'effacent pas et que l'écolier conserve parmi ses meilleurs souvenirs de Collège.

En vertu d'une bienveillante permission, accordée par S. G. Monseigneur l'Evêque de Montréal, une Bénédic-